

BELGIQUE - HOLLANDE - LUXEMBOURG

CINÉMA



Franchot Tone et Ann Sothern représentent ici un de ces charmants ménages de l'écran américain que l'objectif assiste avec humour. Les voici tous les deux dans leur bureau, attendant les problèmes pratiques qui, depuis une semaine, ont cessé de se présenter.

La température est calculatoire. Les clients se sont enfuis. Ann veut les imiter et aller au bord de la mer. Pour que ce projet réussisse, l'idée doit sembler émaner de Franchot. Elle la lui insuffise en disposant sous son fauteuil le coussin électrique et en mettant en marche le ventilateur à air chaud. Comme par hasard, un magazine traîne sous le sous-main, recommandant les bains salutaires et les distractions de telle plage. Au bout de dix minutes, le mari n'y tient plus. New-York est devenu un endroit inhabitable l'été. Le lendemain même, on délaissera le building pour des vacances bien méritées.

La décision est à peine prise que survient un ami de Franchot à la recherche de cinq mille dollars pour se faire une fortune en compagnie d'un patron qui, dans une station très en vue, organise des concours de beauté et de véritables spectacles avec les concurrentes. Franchot n'a que cinq mille dollars d'économie qu'il couvre précieusement mais, bon garçon, consent à les prêter en cachette de sa femme. Reconnaisant, son obligé l'invite à choisir comme but de son voyage le lieu même où sa troupe sévit et, pour lui marquer une estime toute particulière, le fait nommer juge du tournoi de beauté au grand mécontentement d'Ann.

Très vite, Franchot acquiert la certitude que l'organisateur des réjouissances est un escroc à la veille de disparaître avec les caisses. La vie de ce monsieur sans scrupules ne va pas sans complications sentimentales. Une blonde et une brune s'intéressent à son coffre-fort; aussi, quand il est mystérieusement assassiné dans son bureau, on ne sait pas au juste laquelle rendre responsable du crime qui a précédé le vol.

MON MARI COURT ENCORE



La comédie de mœurs tourne en film policier. En amateur, Franchot se lance sur plusieurs pistes, soucieux de rentrer dans ses fonds. Bien entendu, sa femme prend part aux opérations avec la fantaisie qui lui est propre et nous assistons à un défilé de rebondissements fertiles en passages tour à tour émozionnants ou désopilants.

Quand les soupçons ont pesé sur une demi-douzaine de têtes, le responsable se démasque et le jeune ménage récupère ses économies, plus des bénéfices.

C'est une agréable caractéristique du film américain de pouvoir contenir une telle diversité de situations et de tonalités. En France, un film comique reste entièrement comique. De l'autre côté de la mare aux harengs, on ne répuge pas à séparer les séquences de fraîche et totale hilarité, par des scènes nettement tragiques ou comme cela arrive souvent dans la vie, possédant un angle cocasse qu'il faut savoir trouver.

Je signalerai un passage d'une irrésistible drôlerie qui s'enchaîne justement sur une minute délicate pour le couple. Sous la menace d'un revolver, Ann et Franchot sont poussés dans une chambre sombre et vont passer — pour le moins — un mauvais quart d'heure. Or, dans cette pièce sommeillent les lions d'un dompteur qui, au premier coup de feu d'intimidation, bondissent sur la cheminée, la console, la commode. On se doute de l'effet que cette parade produit sur les gangsters et même sur nos amis qui, se rencontrant plusieurs fois avec les félins et toujours dans des conditions jouées avec le plus charmant des à-propos.

L'interprétation est enlevée par Franchot Tone et Ann Sothern dans un vif mouvement d'entraîne et de bonne humeur. On peut faire des réserves pour des légèretés d'images et de dialogues et pour certaines situations irrégulières.

Ann Sothern
(A.A.R. 1230)

* CONTE *

Le gangster

— Sevez-vous, mon cher, qu'on vient de découvrir qu'un célèbre businessman, fêté par toute la haute société new-yorkaise, n'était autre qu'un repris de justice.

Tout à tour marchand de fromages, importateur de chevaux humains, plusieurs fois prisonnier de droit commun, puis indicateur de police, sa nouvelle arrestation provoque à New-York un énorme scandale. Ne trouvez-vous pas, sinistrement, que ces malfaiteurs possèdent une audace qui, si elle n'était pas aussi coupable, mériterait un meilleur sort.

— Je crois, mon cher ami, que vous vous apitoyez sur des gens qui n'en valent pas la peine.

— Peut-être, répliqua le financier Joseph Muller, mais des hommes comme Coster seraient admirables s'ils employaient à l'intérêt général leur vive intelligence, une imagination féconde, un esprit de décision remarquable, et s'ils jouaient une audace qui ne stupéfie et que je ne puis m'empêcher d'admirer.

— Vraiment! Mais vous-même possédez ces qualités et avez parfaitement réussi tout en employant des moyens légaux... et honnêtes.

— Je ne dis pas... Je ne dis pas... Mais ce qui m'étonne, voyez-vous, c'est qu'un homme hautement estimé dans le monde des affaires, figurant dans le botin mondain comme docteur « honoris causa » de plusieurs universités, membre de nombreuses sociétés et clubs, reçu dans la meilleure société, soit un gangster, un racketier, dont les cri-

gines, encore mal connues, sont dit-on, plus que modestes. N'est-ce pas formidable?

— Non, car ce qu'il a fait, beaucoup seraient capables de l'accomplir, et moi-même, si je voulais... Vous!

— Excusez-moi, interrompit le maître de la maison qui, rapidement, dit deux mots à un valet qui se tenait respectueusement à quelques pas.

Revenant auprès du banquier, le comte des Bovettes reprit :

— Je vous disais que si je le voulais, je pourrais accomplir un exploit plus sensationnel que celui de M. Coster, qui, d'ailleurs, s'est laissé prendre assez naïvement.

— Ah! Messieurs, que dit notre hôte! s'exclama le banquier qui, partant enragé, voyait ainsi le moyen de gagner à coup sûr, en obligeant le comte des Bovettes à tenir cet extravagant pari.

Attiré par ces exclamations, les invités s'approchèrent. Mis au courant de la conversation, ils se divisèrent en deux camps, les uns se rangeant à l'avis du banquier, les autres, faisant confiance au comte dont l'honneur bien connu, pouvait laisser prévoir une mystification colossale.

— Qu'allez-vous faire de sensationnel, mon cher comte, minauda une invitée.

— Mais ce que faisait le héros du baron Muller, je vais vous le dire.

— Volez! oh! vous.

— Mais oui, c'est simple. Notre ami le baron possède un coffre-fort bien garni, vous pouvez m'en croire. Aussi, je vais le prier de bien vouloir me donner confidentiellement le chiffre exact de son coffre. Voulez-vous, baron?

Piqué au jeu, le baron suivit le comte des Bovettes dans un des angles de la pièce et murmura pour lui seul la précieuse combinaison que le comte répéta doucement deux fois comme s'il craignait de l'oublier.

Cette étrange formalité accomplie, le comte s'écria :

— Et maintenant, Messieurs, les tables de jeux doivent être dressées, si vous le voulez bien, nous jouerons jusqu'à l'aube.

— Et ensuite? demanda le banquier inquiet.

— Ensuite, nous irons tous chez notre ami voir le résultat de mes exploits. Si rien d'anormal ne s'est passé, je perds les cinquante mille francs qui constituent notre pari; dans le cas contraire, vous conviendrez que je suis plus habile que M. Coster et vous me remettrez cinquante mille francs.

— Je serais malhonnête d'accepter, mon cher comte; car ce n'est pas seulement en vous donnant le chiffre de mon coffre qu'il...

— Tout pari est un pari, mon cher baron, et je commence les hostilités, étant votre adversaire à la première partie de poker, voulez-vous?

— Le comte est un malin, murmura un attaché d'ambassade, le baron est fort troublé et va perdre dans la soirée trois mille louis contre un sou; le comte aura encore du bénéfice.

L'aube naissait à peine quand une auto de la police s'arrêta devant l'hôtel particulier du comte des Bovettes. Deux policiers descendirent rapidement, sonnèrent et, après s'être assurés que le banquier Joseph Muller était encore chez son

CHANTAGE

Envoyé au bagne pour un forfait qu'il n'a pas commis, John Harrington s'en est évadé et sous le nom de John Ingram a monté une affaire lucrative, mais non sans dangers, pour l'extinction des incendies dans la région des puits de pétrole. Il s'est marié et a déjà un fils de cinq ou six ans quand notre histoire commence. Les Ingram sont heureux. John vient d'acheter un puits et un bonhomme à l'aspect médusé se présente chez lui et lui demande de l'employer dans le forage. John reconnaît Ramey, un ancien camarade qui a suivi sa piste par une actualité cinématographique et qui lui fait clairement entendre que s'il ne l'embauche pas, il le dénoncera.

Un jour, Ramey avoue à Ingram qu'il est l'auteur du vol pour lequel on l'avait injustement envoyé au bagne. Ramey fait une espèce de remords, parle de faire son temps de prison en échange d'une certaine somme qu'Ingram, trop content de s'assurer la paix pour l'avenir ne manquera pas de lui donner.

Comme ils n'ont aucune confiance l'un dans l'autre, John glisse dans une enveloppe à l'adresse de Ramey un chèque de 5.000 dollars représentant son premier versement, et Ramey, opère de même avec sa confession. Ils sont face à face et déposent leurs plus dans la même boîte, mais Ramey affranchit le sien d'un timbre oblitéré de telle sorte que le lendemain matin il est le seul à recevoir deux lettres, celle de John avec le chèque et sa confession qui lui a été retournée par la poste. Il touche rapidement le chèque, dénonce John et témoigne contre lui.

John est renvoyé au bagne. Helen, sa femme, l'a supplié d'y passer le temps de sa peine — cinq ans — sans tenter d'évasion. Elle l'attendra courageusement, elle élèvera leur fils et avec Moose, le second de John, défendra le puits.

Calme pendant les premiers mois, John se laisse peu à peu obséder par l'idée de se venger de Ramey. Aux lettres d'Helen, il comprend qu'elle traverse une période cruelle. Il apprend indirectement que Ramey s'est emparé de son puits et bientôt prépare un plan d'évasion avec l'aide de Moose. Il doit s'attaquer à Ramey avant que celui-ci n'ait vendu le puits et se soit enfui en Europe avec l'argent. Après toutes sortes de difficultés, Ingram parvient à rejoindre sa maison. Il a mis le feu au puits qui lui appartenait, espérant bien faire accourir Ramey.

Moose a été requis pour éteindre le sinistre et demande à Ramey 50.000 dollars. C'est à prendre ou à laisser. Moose se sent fort, car il est le seul à des centaines de kilomètres à la ronde à pouvoir se rendre maître du feu. Sur ces



Ruth Hussey, Bob Watson et Edward Robinson (A.A.R. 1230)



Maureen O'Hara (A.A.R. 1231)



Le roi et la reine d'Angleterre ont passé en train des chasseurs alpins qui se rendent en Norvège. La reine a serré la main des officiers. (A.A.R. 1231)